

# **SYMBOL AND MYTHOLOGY: CULTURAL AND HISTORICAL INTERFERENCES/ SYMBOLE ET MYTHOLOGIE: INTERFÉRENCES CULTURELLES ET HISTORIQUES**

## **LA ROSE EN TOUS SES ÉTATS, FESTIFS ET INTEMPESTIFS: IMAGE POETIQUE, SYMBOLE POLITIQUE**

**Claude-Gilbert DUBOIS<sup>1</sup>**

Université «Michel de Montaigne», Bordeaux  
gcdubois@wanadoo.fr

**Abstract:** The rose, used as a reason for lyric songs ("Mignonne, allons voir si la rose"), had, as an emblem, the same fate as the cherry in the French song "Le temps des cerises". This symbol, used mainly by the lyric poets to express the epicurean pleasures of life, and spring holidays, along with their short duration, was recovered as a political emblem. The rose that adorns the lyrical verses and serves as a backdrop to ancient celebrations of "Rosalie", as to the more modern, if somewhat antiquated, of the "rosieres", is also used as a mark of recognition of a party or of faction: the case for the two hostile families that are delivered to the "Wars of the Roses" in 15<sup>th</sup> Century England, for the expression of political struggles in Ireland in 20<sup>th</sup> Century in the drama *Red Roses for Me* by Sean O'Casey, and the choice made by the French Socialist Party. This paper traces, through its range of uses, the multiple meanings of an image, transformed, as the case, in icon, symbol, allegory, symbol, mythe.

**Keywords:** rose, imaginary, cultural transferts, mythology.

---

Communication présentée au colloque de l'ACCHLA, organisé à Bordeaux, le 11 septembre 2009.

<sup>1</sup> Professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux-III, fondateur et ancien directeur du Laboratoire Pluridisciplinaire de Recherches sur l'Imaginaire appliquées à la Littérature (LAPRIL), il est un réputé spécialiste du XVI<sup>e</sup> siècle.

«*Le mythe Kennedy, c'est une rose qui pousse sur un tas de fumier*» (Marc Dugain, auteur de *La malédiction d'Edgar*, extrait du «Monde», 30-31 août 2009, p. 16)

«*Yukio Hatoyama et Ichiro Ozawa, au Japon, célèbrent leur victoire /électorale/, en posant une rose rouge sur le nom de leur parti, le PDJ*» (extrait de Sud-Ouest, 31 août 2009, p. 5)

Il est arrivé aux roses, surtout aux roses rouges, le même destin qu'à ces fruits, eux aussi rouges, que sont les cerises. Les unes avaient pour vocation d'être l'honneur des poètes lyriques, et de servir à composer couronnes et bouquets pour les fêtes. Elles ont servi à illustrer emblématiquement des combats et des partis politiques. Les autres devaient servir à être le dernier ornement du gâteau et à faire des pendants d'oreille. Elles sont entrées dans l'hymne nostalgique de la Commune de Paris et des luttes sociales qui ont suivi.

En 1868, le parolier Jean-Baptiste Clément et le musicien-chanteur Antoine Renard, composent une chanson sentimentale, *Le Temps des cerises*, créée à l'Eldorado de Paris, qui connaît un grand succès:

Quand nous chanterons le temps des cerises,  
Le gai rossignol, le merle moqueur  
Seront tous en fête /.../

Dans les premiers temps de la Troisième République, la montée des luttes ouvrières ravive le souvenir de la Commune de Paris. Les paroles du *Temps des cerises*, déviées de leur sens premier, servent à exprimer la nostalgie des luttes révolutionnaires et la pérennité du souvenir du sang rouge versé:

J'aimerai toujours le temps des cerises  
C'est de ce temps-là que je garde au coeur  
Une plaie ouverte!  
Et Dame Fortune, en m'étant offerte,  
Ne pourra jamais fermer ma douleur.

Dans le nouvel usage des paroles, la «douleur» n'est plus une peine de coeur, mais une blessure de classe qui se sent frustrée. On voit paraître en 1886, deux chansons politiques, l'une sur des paroles d'Eugène Pottier (le futur parolier de l'*Internationale*), *Elle n'est pas morte*:

On l'a tuée à coups d'chassepot,  
A coups de mitrailleuse,  
Et roulée, avec son drapeau,  
Dans l'argile bourbeuse,

Et la tourbe des bourreaux gras  
Se croyait la plus forte:

Tout ça n'empêch' pas, Nicolas,  
(la chanson ne dit pas qui est ce Nicolas!  
Mettez-y qui vous voudrez)  
Qu' la Commun' n'est pas morte (bis)

L'autre est une remise en vogue de l'air du *Temps des cerises*, avec de nouvelles paroles de Jules Jouy et un titre obtenu, comme dans *La Disparition*, le roman de Georges Pérec, par l'élimination d'un e muet, *Le Temps des crises*:

Vous regretterez le beau temps des crises  
Quand, pauvres sans pain et riches gavés,  
Nous serons aux prises.  
Les drapeaux de Mars flotteront aux brises,  
Ces rouges drapeaux sur qui vous bavez.  
Vous regretterez le beau temps des crises  
Quand viendra le Peuple en haut des pavés.

Il en fut de même pour les roses. L'année même où naquit *Le Temps des cerises*, en 1868, une autre chanson sentimentale connut le même succès. C'était une «valse chantée» sur des paroles de Marc Constantin et une musique d'O. Métra, intitulée *Les Roses*:

Viens avec moi pour fêter le printemps!  
Nous cueillerons des lilas et des roses.  
Ne vois-tu pas que ces fleurs demi-closes  
Veulent briller sur ton front de vingt ans?

Les «lilas et les roses» sont réutilisés, avec une inflexion politique, par Aragon dans *Le Crève-cœur* (1941). Le refrain de la chanson est repris en boucle ou en *leit motiv* dans la série télévisée de Serge Moati et Françoise Verny, *Le Pain noir* (1974), adaptée du roman de Georges-Emmanuel Clancier, qui relate, entre autres, les émeutes ouvrières de 1905 à Limoges. La rose avait servi auparavant, en 1945, comme symbole des luttes de la Résistance, dans le poème d'Aragon, «La Rose et le Réséda».

\*\*\*

Nous voilà aujourd'hui à nouveau revenus, non «au temps des crises», mais de «la crise». Or, malgré la crise, le marché des roses se porte bien. La crise en effet n'empêche pas qu'il y ait des fêtes à souhaiter. Dans ce cas, ce qui peut paraître un luxe en temps normal garde, en temps de crise, son caractère de nécessité minimale de savoir-vivre. C'est ce que nous apprend un article

recueilli dans un magazine d'information plutôt politique et économique que mondain:

Avec 700.000 bouquets de roses vendus par an, le propriétaire du magasin «Au nom de la rose» a la vie belle. «Avec la crise, dit-il, nos clients dépensent un tout petit peu moins, mais ils sont de plus en plus nombreux. Les gens en ont marre de la sinistrose. Ils veulent faire plaisir». Mais, comme il y a moins d'argent, ceux qui offraient des orchidées se replient sur les roses, et ceux qui offraient des roses en offrent toujours, mais moins. «C'est pourquoi, dit le fleuriste, les passants ne doivent pas avoir l'impression d'une enseigne chère. Nos petits bouquets à 7 euros dans leur seau de zinc à 18 euros se vendent super<sup>2</sup>.

Voyez d'abord comme notre manière de parler des fleurs a changé! Autrefois, le nom de la rose aurait appelé des citations lyriques: «Mignonne, allons voir si la rose!... Et rose elle a vécu ce que vivent les roses! ... Rose, un seul regard sous tant de paupières!»... Aujourd'hui, que dit le nom de la rose? Il dit: «700.000 ventes, 7 euros le bouquet et 18 euros avec son seau de zinc, ventes super!» C'est ainsi que le lyrique se dégrade en économique, les roses et leur pourpris en choses à moindre prix, et les valeurs littéraires en valeurs financières.

\*\*\*

Revenons au propriétaire du magasin «Au nom de la rose». Si cette petite entreprise ne connaît pas la crise, c'est parce que la crise, quand elle ne touche pas de plein fouet, n'empêche pas de faire la fête, de fêter au moins les anniversaires et les succès. Or les fleurs sont les auxiliaires indispensables des fêtes. Ce peut être l'humble présent, de moi à toi, célébré dans l'atmosphère intimiste, feutrée, du genre «baisse un peu l'abat-jour», d'un Paul Géraldy ou d'un Paul Delmet:

Pour vous obliger à penser à moi,  
Y penser toujours, y penser encore,  
Voici quelques fleurs, très modeste envoi,  
De très humbles fleurs qui viennent d'éclorre.  
Ce ne sont pas là de nobles bouquets  
Signés de la main de savants fleuristes,  
Liés par des noeuds de rubans coquets  
Bouquets précieux, chefs d'oeuvres d'artistes.  
(Henri Bernard et Paul Delmet, *Envoi de fleurs*, 1898)

C'est un envoi de fleurs d'une seule personne à une seule personne et pour pas cher. Il y a bien sûr des dépenses plus onéreuses, notamment quand ce sont les collectivités ou de grandes entreprises qui payent pour des réjouissances

---

<sup>2</sup> *Le Point*, 16 avril 2008, p. 42.

à grand spectacle. Couronnes florales, colliers de fleurs, guirlandes fleuries, défilés de véhicules décorés, batailles de fleurs, corso fleuri mettent sur les corps, les habits et les chars d'exposition de la fête toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elles y apportent leur sourire ou leurs rires éclatés. Les fleurs s'y ouvrent comme dans les prairies au printemps, y pleuvent comme étoiles dans le ciel en été, et y persévèrent en automne, au temps des colchiques, des chrysanthèmes et des pensées un peu mélancoliques. Même en hiver, où il était autrefois, dans nos pays, avant la mondialisation et les cultures sous serres, plus difficile de trouver des fleurs, les sapins de Noël s'illuminaient d'étoiles, de boules dorées et de fleurs artificielles. Les feux d'artifice, qui accompagnent les célébrations collectives, prennent forme de fleurs lumineuses et s'achèvent traditionnellement par un «bouquet».

Mais dans la hiérarchie des fonctions festives, toutes les fleurs n'ont pas le même rôle. Il y a la foule anonyme de roturières, des petites fleurs des prés, des fleurs sans nom de jeunes filles en fleur, et celles qui n'ont qu'un petit nom, pâquerettes, marguerites, marguerites qui ne sont que reines des prés, qu'on effeuille et qui miment le temps comme une roue qui tourne, aubépines, les plus précoces pour annoncer le printemps. Toutes celles-ci, avec les soucis, les oeillets et les coquelicots, et d'autres sans nom, forment le bas peuple des prés et des jardins, constituent la plèbe de la gent florale. Parmi elles, on trouve encore la violette, à qui un poète du XVIIe siècle, composant une guirlande pour une dame de salon, fait dire:

Franche d'ambition je me cache sous l'herbe,  
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,  
Mais si sur votre front je me puis voir un jour,  
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.  
(Desmarets de Saint-Sorlin, contribution à la *Guirlande de Julie*, 1634)

Telle est la foule, anonyme et disparate, des simples «fleurs des champs»:

Ce sont d'humbles fleurs, presque fleurs des champs,  
Mais ce sont des fleurs simples et sincères,  
Des fleurs sans orgueil, aux libres penchants,  
Des fleurs de poète, à deux sous, pas chères.  
(*Envoi de fleurs*, 1898)

Tel est le tiers-état de la société florale. Le clergé et la noblesse ont leur propre bouquet de fleurs sélectionnées, pour des usages religieux ou aristocratiques. Le lis (qu'on écrit encore «lys» pour marquer, par l'archaïsme du graphisme, ses quartiers de noblesse) se situe à un rang nettement supérieur, et même parfois en tête de la procession, parmi les princes et les rois. Mais il faut distinguer dans la famille plusieurs branches. Il y a les petits hobereaux à peu de quartiers, les «lis des champs» dont parle l'*Évangile*. Ils ont beau avoir des

habits plus somptueux que ceux de Salomon dans toute sa gloire, ils restent paysans, provinciaux, agrestes et rustiques, avec leurs calices d'ocre, de sienne ou de brique.

Il y a les grands lis blancs, hauts sur tige, à usage religieux, qui veulent signifier l'innocence et la pureté, par la vertu de leur couleur. Ils sont l'apanage des vierges, des anges, des saints innocents, et autres sommités morales «vêtues de probité candide et de lin blanc», ou «vêtues de blanc et lavées de pardon», comme disent les poètes (en l'occurrence, Victor Hugo et Agrippa d'Aubigné), ou encore les saints Innocents chantés par Malherbe, qui mêlent la pureté du blanc à l'éclair vif du rouge:

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature  
Mêlant à leur fraîcheur l'incarnate peinture  
Que tira de leur sein le couteau criminel,  
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage  
A leur teint délicat pussent faire dommage,  
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.  
(Malherbe, *Les Larmes de saint Pierre*, 1587)

Plus haut encore, il y a le lys d'or sur fond bleu. Celui-là est royal, mais ce n'est plus une fleur. C'est un emblème. Ce lys est associé, plutôt qu'à des fêtes, à des parades ou des cérémonies. Les lis honorent de leur présence les rites festifs de haute lignée et de riche lignage, entrées royales dans les villes de Sa Majesté, Camp du Drap d'Or pour épater son adversaire, ou dais sur trône d'argent dressé dans la Galerie des glaces de Versailles pour recevoir les ambassadeurs de pays lointains et en mettre plein la vue à tous les mamamouchis de l'univers.

\*\*\*

Dans la procession des fleurs en fête, la rose a une place de choix. C'est sans aucun doute un fleur aristocratique. Elle ne se mêle pas au tout venant. Mais il y a dans la famille, là aussi, des degrés, qui sont définis par le symbolisme que recèle sa couleur, qui donne du prix et du sens à son blason familial. Voici la rose rouge. C'est le sang. C'est un symbole guerrier. Mais le sang, c'est à la fois la mort et la vie. Le sang répandu, le sang qu'on répand à la guerre, et qui, comme on sait «abreuve nos sillons», est «sang impur». Mais celui de nos soldats combattant pour notre sol, répandus sur notre sol, refléurit dans un souvenir éternel qui se concrétise en roses rouges et en résédas:

Et quand vient l'aube cruelle  
Passent de vie à trépas  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Répétant le nom de celle  
Qu'aucun des deux ne trompa

Et leur sang rouge ruisselle  
 Même couleur même éclat  
 Celui qui croyait au ciel  
 Celui qui n'y croyait pas  
 Il coule il coule et se mêle  
 A la terre qu'il aima  
 Pour qu'à la saison nouvelle  
 Murisse un raisin muscat  
 Celui qui croyait au ciel  
 Celui qui n'y croyait pas  
 L'un court et l'autre a des ailes  
 De Bretagne ou du Jura  
 Et framboise au mirabelle  
 Le grillon rechantera  
 Dîtes flûte ou violoncelle  
 Le double amour qui brûla  
 L'alouette et l'hirondelle  
 La rose et le réséda.  
 (Louis Aragon, «La Rose et le réséda», *La Diane française*, 1945)

Ce poème emblématique de la Résistance, composé par un écrivain athée, reprend, en le laïcisant et en le nationalisant, le thème religieux du christianisme: «mort et résurrection» en le mettant à la portée des simples combattants.

Le sang répandu, c'est la mort. Mais c'est aussi le sang qui fait battre le coeur. La vie en rose, c'est l'amour doux; la vie en rouge, c'est l'amour fou. Le sang des martyrs qui a rougi le drapeau en fait un étendard qu'on brandit pour la bonne cause, pour des lendemains qui chantent au-delà des fumées des barricades, dans des aujourd'hui qui ont des «trous rouges au côté droit» (Rimbaud, *Le dormeur du val*) et qui crient pourtant toujours plus fort leur espérance. Voilà ce que peut incarner la rose rouge, qui a aujourd'hui un sens politique, mais qui a eu son temps mystique, lorsque le sang du Christ, contenu dans le Graal, illuminait, dans *Parsifal*, les chevaliers réunis d'une lueur rouge émanant de la coupe d'or trembleur comme une flamme.

La rose blanche, soeur jumelle au sens contrasté, généralement désignée par un pluriel, dans un bouquet ou une couronne, est la fleur de toutes les Maries – «Prends ma couronne, je te la donne», comme chantaient les chœurs des rosières au mois de mai –, de toutes les Maries, les sans maris comme les mariées, la Vierge Marie comme toutes les «Maries du port» et les Maries de l'Hôtel-Dieu qui illuminent de leur blancheur de victimes innocentes les lieux souillés où la vie les a obligées à vivre. Comme on a pleuré autrefois, sur cette rengaine à trois temps, où «dimanche», le jour de fête, rime avec «roses blanches»!

C'était un gamin, un goss' de Paris:  
 Pour famille il n'avait qu'sa mère,  
 Une pauvre fille aux grands yeux meurtris

Par le chagrin et la misère.  
Elle aimait les fleurs, les roses surtout,  
Et le gamin, tous les dimanches,  
Lui apportait de belles roses blanches`  
Au lieu d'acheter des joujoux.  
La câlinant bien tendrement  
Il disait en les lui donnant:

«C'est aujourd'hui dimanche,  
Tiens, ma jolie maman,  
Voici des roses blanches  
Que ton coeur aime tant.  
Va, quand je serai grand  
J'achèterai au marchand  
Toutes ses roses blanches  
Pour ma jolie maman.

(*Les roses blanches*, paroles de Charles-Louis Pothier, musique de Léon Raiter (1925), interprétée par Mary Ketty, Line Marllys et Berthe Silva).

Vous connaissez sans doute la suite, de plus en plus dramatique, et de plus en plus aérienne, comme la plume blanche d'une aile d'ange venue s'échouer dans les paturages du ciel:

Et quand tu t'en iras  
Au Paradis, là-bas,  
Toutes ces roses blanches  
Tu les emporteras.

Il y a bien d'autres roses, moins connues et moins communes, la rose jaune, célébrée par un écrivain hongrois, la rose pourpre du Caire, choisie par Woody Allen, la rose noire, que personne n'a vue sauf dans les romans de chevalerie, la rose d'or, la rose de sable, et même «la rose de personne», titre d'un recueil de Paul Celan, et bien entendu celle qu'on oublie toujours, la rose rose. Nous reviendrons sur elle. Quoi qu'il en soit, la rose reste toujours la reine du bal des fleurs; elle accompagne les quadrilles à l'ancienne comme les danses macabres, elle est là pour dire en même temps, avec un sourire attendri, «cueillez, cueillez, votre jeunesse» et avec un sourire averti «si tu t'imagines, fillette, fillette, xa va, xa va, xa va durer toujours, la saison des za, la saison des amours, ce que tu te goures» (*Fillette, fillette*, chanson de Raymond Queneau et Joseph Cosma, interprétée par Juliette Greco, 1949).

Un poète, encore un autre, car la rose met comme nul autre mot la Muse poétique en action auprès d'eux, un autre a célébré les symboles, vices et vertus, orgueil et fragilité, parure et parade, des roses, au point de voir sous leurs poids de qualités, « la parole étouffée sous les roses »:

C'est trop déjà qu'une rose, comme plusieurs assiettes devant le même convive superposées.

C'est trop d'appeler une fille Rose, car c'est la vouloir toujours nue ou en robe de bal, quand, parfumée par plusieurs danses, radieuse, émue, humide, elle rougit, perlante, les joues en feu sous les lustres de cristal, colorée comme une biscotte à jamais dorée par le four. /.../

Du même élan les fleurs débouchent – définitivement – leur flacon. Toutes les façons de se signaler leur sont bonnes. Douées d'une touchante infirmité (paralysie des membres inférieurs), elles agitent leurs mouchoirs parfumés...

Car pour elles, en vérité, pour chaque fleur, tout le reste du monde part incessamment en voyage.

(Francis Ponge, «La parole étouffée sous les roses», *Pièces*, 1962)

Francis Ponge reprend ici, furtivement et partiellement, un thème déjà développé dans *Le spectre de la rose*, sur des paroles de Théophile Gautier mises en musique par Berlioz dans son recueil des *Nuits d'été* (1840-1841). De cette «mémoire de rose» un soir de bal, évoqué par Gautier, il compose tout un bouquet de sens, avec les symboles multipliés que les poètes ont donnés à la fleur, faisant ainsi par les mots accéder à l'éternité cet objet éphémère.

\*\*\*

Ainsi volent les quelques pétales effeuillés de la rose poétique, autant de citations de poètes, qui font d'elle par excellence une inspiratrice de poésie lyrique, pour évoquer la vie comme la mort: «Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses», ainsi que le disait Ronsard à une beauté enlevée trop tôt à l'existence... C'est un exemple de réussite de carrière comme il y en a peu en littérature. La rose est née d'une fleur bien commune, celle qu'on a appelée «la rose des chiens», *rosa canina*, *cynorhodon*, la fleur de l'églantier, l'églantine à cinq pétales bilobés. Elle redevient églantine à cinq pétales lorsqu'on la transforme en emblème ou en symbole. C'est qu'alors elle sert à des causes politiques ou confessionnelles.

Les deux partis rivaux des «Lancastriens» et des «Yorkistes», au temps du roi Henry VI d'Angleterre, au XV<sup>e</sup> siècle, avaient pris pour emblème une rose à cinq pétales, l'une blanche et l'autre rouge, et ils s'entretuèrent, fleur à l'arbalète, pendant près de cinquante ans au cours de cette période appelée par les Anglais «la guerre des Deux-Roses». Ils n'étaient pas les seuls à avoir pris la rose pour signe de ralliement ou d'identité. Saint Dominique a créé le *rosarium*, le rosaire distribué en neuvaines, à partir de la couronne de Marie appelée en l'occurrence «Notre-Dame des Fleurs», dont on fait glisser les grains entre ses doigts, autre manière d'effeuiller les pétales. Plus tard, la rose de Luther était une fleur à cinq pétales, au milieu de laquelle le Réformateur avait planté une croix, pour signifier le Christ présent au milieu de son Église. Un de ses disciples, dissident, nommé Valentin André, reprit le symbole, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, pour en faire l'emblème d'un groupe d'intellectuels, un peu alchimistes, un peu ésotériques, qui devint l'ordre de la Rose-croix. Si le Parti

Socialiste français a opté, en 1971, pour cet emblème avec une autre forme de représentation, sans doute pour qu'il n'y ait pas de confusion avec ses emplois passés, la rose du parti a tout de même un caractère stylisé. Le langage des fleurs, dans cet emploi emblématique, a quitté les jardins et les cultures naturelles, pour entrer dans le champ des symboles, où les sens comptent plus que les choses.

Ce sont là en effet des applications particulières de la rose comme signe de reconnaissance d'un groupe, d'un parti ou d'une cause. Mais sa signification, dans cet emploi utilitaire, reste restreinte. Les sens et les emplois de la rose, dans le vocabulaire courant, sont beaucoup plus larges, et pour ainsi dire universels. Elle symbolise la splendeur d'une vie épanouie, en même temps que sa brièveté, qui introduit dans les parages de la mort. «On ne cueille jamais deux fois la même fleur», suivant la formulation prêtée à Héraclite, est une manière de dire «va, le temps s'en va», comme le dit Léo Ferré, et simultanément «cueille le jour, ne remets pas au lendemain l'instant de joie qui se présente», comme le recommandait Horace, le poète latin. C'est ainsi que la rose, comme cet autre élément aussi fluide que le temps, l'eau du ciel, de la source et de la mer, fait entendre, comme le dit un poète, «ses grandes heures de lumière et ses grandes pistes de ténèbres» dans une musique de chambre jouée à l'oreille de chacun. C'est Saint-John Perse, qui émettant ce vœu: «l'odeur funèbre de la rose n'assiègera plus les grilles du tombeau», dit que l'Océan du temps, «foulant son poids de roses mortes» «dans l'affluence de ses bulles et la sagesse infuse de son lait», la mer «en nous tissée, jusqu'à ses ronçeraies d'abîme, la mer, en nous tissant ses grandes heures de lumière et ses grandes pistes de ténèbres», rappelle sans cesse que la vie d'une rose ne dure «que du matin jusques au soir», dit Ronsard, ou même, dit Malherbe, «l'espace d'un matin».

\*\*\*

Parce que la rose, comme la mer, autre symbole du temps, trace en nous de grandes heures, qui restent brèves, de lumière et de grandes pistes, mortuaires, de ténèbres, les anciens Romains célébraient leur «fête des morts» en déposant des bouquets de roses sur l'autel des «Mânes», les esprits des Anciens de la maison, qui habitaient les lieux par leur souvenir, conservé dans chaque demeure par ce sanctuaire. C'était la fête des *Rosalies*, un peu l'équivalent des fêtes qui ouvrent novembre pour nous, Toussaint et le Jour des Morts. Nous avons remplacé la rose par le chrysanthème, c'est à dire littéralement parlant, «la fleur d'or». L'or c'est l'éternité; la fleur d'or, c'est la fleur du lotus qui a, en Orient, le même symbolisme que la rose, la vie et la mort, mais en y ajoutant, dans une perspective plus distanciée, le renouvellement des êtres par réincarnation, qui fait l'éternité. Nous n'avons pas, en Occident, la croyance en la réincarnation, mais nous gardons depuis longtemps le mythe de l'éternel retour, calqué sur le cycle des saisons.

Les *Rosalies*, parmi les fêtes de l'année, fêtes du souvenir et des morts, avaient leur symétrique, les *Floralies*, instituées en l'honneur de Flore, déesse

des fleurs, qui incarnait, avec le renouveau du printemps, à la manière occidentale, successive et non simultanée, le principe de renouvellement et de résurrection. Il est vrai que cette fête avait été récupérée par une corporation féminine, celle du plus vieux métier du monde, et était devenue une autoproclamation identitaire et réhabilitatrice de l'activité et du rôle des courtisanes dans l'équilibre social et psychologique de la société romaine. *Rosalies*, en souvenir des morts, et *Floralies*, en hommage au retour du vivant, étaient en somme les deux manières de réunir les deux sens de la rose – la vie épanouie et brève, et la mort destructrice, mais supplantée par l'éternel retour du printemps –. Il s'agit, on le voit, d'une illustration simultanée d'Éros et de Thanatos réunis dans l'image du cycle et du retour que signifie la rose étalée en roue du temps, en rose des vents.

\*\*\*

Passons maintenant aux roses blanches, symbole virginal et d'immaculée représentation du corps de la femme, pour évoquer une fête moins ancienne, bien qu'elle ait aussi ses titres d'ancienneté. Cette coutume festive a réussi, en certains lieux, à se maintenir par une adaptation aux valeurs de la modernité. On appelait «rosières» au XIX<sup>e</sup> siècle des jeunes filles qui étaient l'honneur de leur village, par leur vie «sage et vertueuse». Littré en donne la définition suivante: «Jeune fille qui, dans un village, obtient la rose destinée à être le prix de la sagesse. Exemple: la rosière de Nanterre». Le Larousse de l'an 2009 donne la même définition, mais (et c'est un signe important) il la met au passé: «Jeune fille vertueuse, à laquelle, dans certaines localités, on décernait solennellement une couronne de roses accompagnée d'une récompense». Ce temps n'est donc plus, si l'on en croit le dictionnaire. C'était au temps où Nanterre était encore un village, comme l'étaient aussi Fontenay-aux-roses, L'Hay-les-roses, et Puteaux, avec sa rose spécifique, «la rose de Puteaux», *rosa puteola*, appelée ailleurs «rose des quatre-saisons» ou «rose de Damas», *rosa damascena*. La banlieue parisienne n'était en ce temps-là qu'une couronne de villages où l'on cultivait des roses à foison, tissant pour Paris, la grand'ville, une grande ceinture de rosière, qu'elle ne méritait pas forcément. Plus tard, dans l'entre-deux guerres, des roses de fer parcouraient les rues des beaux quartiers: c'était les Rosalies de chez Citroën, ou une Rosengart, types de voiture de fantaisie de cette époque.

Il en était de même des villages de la banlieue bordelaise. Je vais vous dire l'histoire de la fête de «la Rosière», instituée dans un village devenu entre temps une vraie ville. Cette fête a réussi à se maintenir au présent, en s'adaptant au changement des circonstances et des valeurs, suivant la démarche la plus darwinienne qui soit, celle de la sélection de l'espèce par adaptation aux données nouvelles de l'environnement. Voici quelques fragments de l'histoire de «la Rosière de Pessac».

La fête de la Rosière est née, en 1896, des dispositions testamentaires d'un habitant de Pessac. Ce riche et généreux donateur a voulu qu'un capital, pris sur son patrimoine, fût réservé à récompenser chaque année une jeune fille

de la commune pour ses qualités de vertu et de sagesse. Un jury d'experts (ou plutôt d'expertes, pour la vertu, qui avait un sens très précis en ce temps, quand il s'agissait des jeunes filles) procédait à la sélection parmi les candidates proposées. Le choix effectué, après avoir été avalisé par le maire, devenait officiel. La fête instituée pour honorer la rosière se célébrait chaque année le premier dimanche de juin. La rosière défilait, dans le centre ville, en robe de mariée, couronnée de roses blanches, au bras du maire. Le couple d'un jour entrait à l'église Saint-Martin pour assister à un office, au cours duquel était prononcé l'éloge de la rosière. La sortie solennelle de l'église s'accompagnait d'un lâcher de colombes, et le reste du dimanche était consacré à la fête.

Le rite n'a pas connu d'interruption depuis son origine. Le 6 juin 2009 a été célébrée la 113<sup>e</sup> «fête de la rosière», avancée au samedi à cause des élections européennes et élargie en «fête de la jeunesse». Le mode de sélection, les critères de choix, et les modalités de la fête ont en effet subi des modifications qui répondent au changement de sens des mots et des valeurs. Vertu et sagesse aujourd'hui n'ont plus le sens d'hier ni la même place. Les valeurs de socialité et d'implication humanitaire, éducative, sportive ou associative, ont pris la première place.

Le cinéaste Jean Eustache, né à Pessac en 1938, mort à Paris en 1981, connu pour plusieurs longs métrages qui le font classer dans le sillage de la «nouvelle vague» cinématographique, post-soixante-huitiste (c'est à dessein que j'utilise ce néologisme, pour désigner un événement désormais historique, laissant «soixante-huitard», mot méprisant, aux attardés de la polémique), réalisa en 1969 un documentaire de 52 minutes, consacré à l'élection de la 72<sup>e</sup> Rosière. Ce film connut un succès mondial. Il fut notamment reçu avec intérêt en Californie, et perçu comme un documentaire ethnologique, sur une antique peuplade de la vieille Europe, les Pessaçais, qui tenait à ses traditions et faisait, pour ainsi dire, revivre au présent la vie des Peaux-Rouges malheureusement décimés pour tenter sur eux de telles expériences. Un nouveau film fut réalisé en 1979, par le même cinéaste, qui montrait que, malgré le changement de couleur politique de la municipalité, la tradition était conservée. En France, le succès des films de Jean Eustache conforta une image culturelle de Pessac, son lieu de naissance, que sa municipalité s'efforça de faire prospérer dans un sens d'ouverture à la modernité. C'est ainsi qu'en 1990, à l'initiative du maire, Alain Rousset, et du journaliste et biographe d'origine bordelaise, Jean Lacouture, auxquels donnèrent leur aval d'autres personnalités locales et nationales, fut institué un «festival» culturel de cinéma qui a pris une ampleur internationale. Le «Festival du film d'histoire» de Pessac, qui se déroule chaque année en novembre, peut s'inscrire dans cette volonté de développement, par le succès médiatique, d'une tradition devenue phénomène historique, vers un horizon culturel ouvert et moderne. Depuis 1989, la «fête de la rosière» est devenue plus largement «fête de la jeunesse», et les critères de choix concernent «une jeune fille de 18 à 22 ans, née à Pessac ou y résidant depuis au moins cinq ans, appréciée pour ses qualités sociales ou son action associative, et présentant un projet d'intérêt

collectif». Quelques particularités de fonctionnement ont émaillé l'histoire récente, autrement très continue, de la fête de la rosière. Dans la liberté et le vent de modernité créé par le concile de Vatican II, après 1965, et dans la suite des événements de mai 68, les prêtres, alors «nouvelle vague», de la paroisse Saint-Martin rechignèrent à valider religieusement une coutume archaïque, mais le maire insista pour sa continuation et prit en main l'organisation de la réunion à l'église. Il y a quelques années la rosière élue était de confession musulmane: il fallut innover dans un sens largement interreligieux pour le service à l'église, ce qui fut fait de manière aussi novatrice que pertinente. On voit ainsi que l'existence perpétuée de ce phénomène folklorique fut bénéfique, en ouvrant, parmi d'autres effets plus communs, la voie à une entreprise de développement culturel.

L'histoire de la «fête de la rosière de Pessac» montre comment une tradition qui peut, en certaines circonstances, être jugée désuète, ou pure survivance (c'est ainsi qu'elle a été jugée dans nombre de communes qui l'ont abandonnée), lorsqu'elle est intelligemment sauvegardée par une adaptation à l'environnement social et culturel, peut servir de moteur pour le développement des activités et pour le rayonnement d'un lieu consacré dans un souci d'harmonisation à la vie de son temps. De la «fête de la Rosière» de Pessac au «Festival du film d'histoire» de Pessac, une inflexion et un élargissement de la fête se sont produits, passant de la survivance folklorique à la motivation sociale et culturelle, qui a abouti à la création et à la distribution de plusieurs prix qui ravivent, dans ce qu'ils ont d'éternel, les jeux floraux d'autrefois, dans l'esprit de ceux de la Grèce antique, en récompensant auteurs, réalisateurs, créateurs par des prix d'experts, des prix du public et même un prix étudiant.

\*\*\*

On peut dire que dans les cas précédemment cités, on a affaire à une utilisation familiale, locale, régionale, plus généralement civique et dans tous les cas, positive, du symbole de la rose. Son utilisation strictement politique, a mal commencé dans l'histoire. La rose aurait dû être un symbole de paix. Elle a été associée à une guerre de trente ans et plus. Elle aurait dû garder une valeur universelle: elle a été récupérée par deux clans de féodaux pour assurer leurs ambitions politiques. Elle aurait pu avoir une valeur internationale: elle a été réservée à un épisode particulier de l'histoire d'Angleterre. C'est la tranche d'histoire connue sous le nom de la «guerre des Deux-Roses».

Comme dans les grandes sagas des familles antiques, celle des Atrides, celle des rois d'Albe, tout commence par une usurpation: le roi Richard II, descendant du fils aîné, le Prince Noir, du grand roi anglais de la guerre de cent ans, Edouard III, doit abdiquer, et il est remplacé par un descendant du quatrième fils d'Édouard III, Jean de Gand, duc de Lancastre, qui prend le nom d'Henry IV. Les règnes d'Henry IV et d'Henry V marquèrent des moments d'apogée de la puissance anglaise, qui réussit à rassembler pour un temps sous le même commandement les deux royaumes de France et d'Angleterre. La mort d'Henry V, en 1422, laissait un roi enfant sur le trône, qui prit le nom d'Henry

VI. Cet intermède de gouvernement ravive les ardeurs nobiliaires d'ambition royale. Autour du jeune roi, un ensemble de familles nobles qu'on appellera «les Lancastriens» espèrent diriger en fait les affaires, en se faisant les protecteurs d'un roi au pouvoir symbolique, qu'ils gardent sous leur tutelle. D'un autre côté, autour de Richard, duc d'York, se constitue un autre groupe, qui prétend au trône en raison d'un droit (contesté, car il passe par les femmes) d'antériorité. Les «Lancastriens» ont pour signe de ralliement une rose rouge, stylisée, à cinq pétales, séparés par des sépales verts. Les «yorkistes» ont pour signe de reconnaissance une rose blanche, à cinq pétales, séparés par des sépales verts.

Shakespeare, qui a consacré plusieurs drames historiques à cette période, raconte, en termes naïvement symboliques, la création de ces symboles par la cueillette faite, selon leur couleur, par les deux protagonistes, Henry Beaufort, duc de Somerset, et Richard Plantagenet, duc d'York, des fleurs dans les jardins du Temple de Londres (*Henry VI*, acte II, scène IV). Le Comte de Warwick, celui qu'on appellera, à cause de son attitude opportuniste fort influente, «le faiseur de rois», commente la scène en ces mots: «L'altercation qui a produit dans le jardin du Temple cette division entre la rose rouge et la rose blanche enverra des milliers d'hommes à la mort et dans la nuit funèbre» (*ibid*). Ainsi commence, selon Shakespeare, cette période de batailles entre nobles, pour conquérir le pouvoir ou se maintenir au pouvoir conquis, qu'on appellera «la guerre des Deux-Roses». On pourrait appeler aussi ce début, avec une antiphrase: «Que la fête commence», en reprenant le titre du film de Bertrand Tavernier (1975) consacré à la période de la Régence en France. Comme l'ont relevé les historiens qui se sont intéressés à cette période, ces troubles n'affectent que peu et de manière intermittente la vie du peuple et des marchands qui continuent, pour les uns, à travailler et, pour les autres, à s'enrichir. La vie des Grands du royaume restait toujours festive et tapageuse, et dans Londres, le Lord Maire organisait des fêtes à un rythme presque aussi intense qu'à Rome au temps de Néron:

En 1467, quand l'ouverture du Parlement coïncida avec la grande joute entre le bâtard de Bourgogne et Lord Scales, la capitale du royaume et Chambre du Roi sortait ses musiciens, trompettes et chanteurs; jonchait ses rues de fleurs, et parait ses façades de drapeaux et de tapisseries. Le grand marché de Saint-Barthélemy, où le maire, installé sous un pavillon, présidait des concours de lutte et de tir, attirait à Londres des milliers de personnes. Mais par-dessus tout, les citoyens aimaient la double fête où défilait la Garde, la veille de la Saint-Jean-Baptiste (23 juin) et celle de la Saint-Pierre-et-Paul (28 juin)<sup>3</sup>.

Bien sûr l'éclat des fêtes était de temps en temps interrompu par le bruit des batailles: la première, en 1455, donnant une ouverture officielle à la

---

<sup>3</sup> Paul Murray Kendall, *The Yorkist Age*, George Allen and Unwin Ltd, Londres, 1962; traduction française, *L'Angleterre au temps de la guerre des Deux-Roses*, Paris, Fayard, 1984, p. 127.

confrontation armée, fut celle de Saint-Albans, qui vit le succès d'York, avec son pendant de 1461, la deuxième bataille de Saint-Albans, où les Lancastriens eurent le dessus. La dernière fut celle de Bosworthfield (1485), qui vit la déroute du dernier roi yorkiste, Richard III, rendue célèbre par une phrase de Shakespeare, «Mon royaume pour un cheval». Cette période, avec ses événements sanglants qui ont laissé leur trace dans l'histoire (comme la mort des enfants d'Édouard IV, tués par leur oncle, dans la Tour de Londres) a donné lieu ensuite à des mises en scène théâtrales qui, réalisées par un grand écrivain (en l'occurrence, Shakespeare) ont réussi à faire passer dans les salles de spectacle quelques phrases de choc.

En définitive cette période de troubles s'est prêtée à des représentations dramatiques qui ont nourri le théâtre ultérieur. Un drame d'histoire, devenant drame de scène, change de nature et de fonction. Le drame d'histoire est une phase tragique, analogue à ce que fut l'état de la France au temps de Charles VI. Le roi installé sur le trône, Henry VI, était lui aussi sujet à des pertes de conscience et à des périodes d'aliénation. La passation de l'anneau d'or du pouvoir (car la tétralogie de Shakespeare réalisée sur cette période est prémonitoire de ce que sera le *ring*, l'anneau du pouvoir, qui passe de mains en mains dans la tétralogie de Wagner) se fait entre deux groupes: la famille royale, dans laquelle la reine Marguerite d'Anjou (c'est un nom de Fleur), une Française fille du roi René, entend bien que son fils Édouard soit assuré de la succession. Elle y est aidée par les «Lancastriens», mais avec des retournements qui la laissent souvent seule. Elle n'arrivera pas à maintenir la continuité dynastique: ce sera un autre Édouard, fils de Richard d'York, qui montera un temps sur le trône, sous le nom d'Édouard IV, puis son frère Richard III, avant que l'ultime bataille ne soit gagnée par un descendant, par voie latérale, d'Édouard III, qui tire les marrons du feu, et inaugure, sous le nom de Henry VII le règne dynastique des Tudor. Tous ces tourbillons se prêtent à une mise en scène animée et à des réflexions sur le pouvoir et la condition humaine, comme lorsque les tragiques grecs racontaient, dans l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle, pour faire réfléchir le public, les histoires sanglantes des familles princières d'autrefois, Atrides, Labdacides ou Alcides. Shakespeare tirera de cette matière confuse et sanglante sa trilogie de *Henri VI* et sa tragédie de *Richard III*. C'est par l'annonce d'une fête que s'achève, comme dans les albums d'*Astérix*, la trilogie de Shakespeare:

**Le roi Édouard:** Maintenant il ne reste plus qu'à consacrer notre temps à des fêtes triomphales, à des spectacles réjouissants et comiques qui conviennent aux plaisirs d'une cour. Sonnez, tambours et trompettes! Adieu, amers ennuis! Car aujourd'hui, j'espère, commence notre joie durable. (*Henry VI*, troisième partie, V, 6).

Le Roi Édouard a raison d'inciter à la fête, car le triomphe ne sera pas éternel. La vie des roses est enviable, mais dure peu. Après lui, tout recommence, et la rose blanche des York, avec l'assassinat des enfants d'Édouard enfermés dans la Tour de Londres, va, fidèle à sa légende, se teinter

de quelques taches de sang des Innocents. Pour terminer sur une note moins tragique, signalons qu' au cours du XXe siècle, les comtés du Lancashire et du Yorkshire ont renouvelé l'histoire ancienne, sous la forme pacifique de tournois d'aviation, qui ont connu un succès national dans l'entre-deux guerres.

\*\*\*

La guerre des Deux-Roses a servi d'arrière-fond et de prétexte mémoriel à une pièce du dramaturge irlandais Sean O'Casey, intitulée *Red roses for me* (Roses rouges pour moi). Sean O'Casey est né à Dublin en 1884. De son vrai nom Sean O'Catasaigh, il est né dans une famille pauvre, dotée de nombreux enfants dont il est le plus jeune. Le père meurt très tôt et il doit très jeune gagner sa vie. Il exerce divers petits métiers, et en même temps s'instruit en autodidacte. En même temps qu'il participe au syndicalisme ouvrier, aux luttes sociales et au mouvement national de libération de l'Irlande, il écrit des pièces de théâtre. L'indépendance de l'Irlande est obtenue en 1921, et sa constitution en république (après partition) en 1937. Sean O'Casey abandonne dès lors la lutte nationaliste. Il reproche en effet au clergé catholique irlandais et aux notables du nouvel état de bloquer, par leur conservatisme, l'évolution de la société. Il reste toutefois fidèle à ses luttes syndicales et sociales. Cette nouvelle position, qui apparaît dans *La Charrue et les étoiles* (1926) l'oblige à quitter son pays. Il s'installe alors en Angleterre où il demeurera jusqu'à sa mort en 1964.

*Roses rouges pour moi* a été publié en 1943, joué à Londres en 1946, à Broadway en 1956, et à Paris, dans une traduction française, au TNP en 1959. Le titre est la reprise d'une chanson qui revient comme *leit motiv* tout au long de la pièce:

D'un pauvre châle noir elle est toute couverte;  
Des fleurs d'écume et de soleil ornent sa robe ouverte;  
Du fin fond de la nuit, elle me tend les doigts,  
Un bouquet dans la main,  
roses rouges pour moi.

Son jupon est de bure, son rire est sa parure;  
Elle marche pieds nus, d'innocence vêtue,  
Mais au fond de ses yeux, une étoile m'envoie  
Un bouquet de rayons,  
roses rouges pour moi.

Elle n'a diamants, boucles ni perles fines;  
La morgue des bijoux n'altère pas sa mine;  
Mais l'écrin de son coeur garde, cadeau de roi,  
Un rubis qu'elle tend,  
roses rouges pour moi<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Sean O'Casey, *Théâtre*, traduction française, Paris, L'Arche, 1959, t. I<sup>er</sup>, pp. 99-100.

La chanson est interprétée par un chanteur occasionnel, ouvrier de son état, mué en porte-parole d'une population entière. Pour le protagoniste, nommé Ayamonn, un ouvrier dont les qualités de penseur et de meneur ont fait un homme respecté par ceux de son état, cette femme qui tend des roses rouges est une allégorie à sens multiples. Elle représente sa fiancée, qui l'attend en mariage; elle est aussi la ville de Dublin et l'Irlande, la «patrie»; elle est aussi une allégorie des souffrances - c'est le rouge - et des espoirs - c'est la rose - d'un prolétariat qui aspire à un peu plus de lumière. La grève menace: les employeurs refusent l'augmentation d'un schilling demandée par les ouvriers. Les roses rouges signifient l'action, la lutte, le sang qui sera versé, et la lumière espérée par le prolétariat en lutte, illustrée sous forme irréaliste par une illumination imaginaire, une «transfiguration» au sens presque religieux, qui se produira lors de l'acte III, du quartier des miséreux de la ville.

La pièce s'ouvre sur une scène de répétition théâtrale. Une mère et son fils s'entraînent pour la représentation d'une pièce de théâtre (théâtre dans le théâtre, selon un procédé cher à Shakespeare). Ayamonn (c'est le nom du protagoniste) et sa mère, Mrs Breydon, s'exercent pour une représentation d'un drame de Shakespeare destiné à une fête prochaine. Les vers de Shakespeare, puissamment imagés de sang et de larmes, viennent mêler leur taches rouges à la prose d'une vie quotidienne:

Quoi ! Le glorieux sang des Lancastre va-t-il donc couler pour se mêler  
À la poussière, le sang de cette race destinée à l'ascension au sommet! /.../  
Vois les pleurs que verse mon épée sur un roi malheureux!  
Ah! Que soient ces larmes pourpres constamment répandues.  
Pour ceux-là qui souhaitent la ruine de notre nom<sup>5</sup>.

Le drame retenu, on le voit tout de suite, se passe au temps de la guerre des Deux-Roses. Mrs Breydon se demande si une telle pièce convient à une fête de quartier. Ayamonn répond: «Will Shakespeare? Il faudra bien! Si seulement le roi Henry ne fait pas trop de gestes dramatiques, en battant l'air des mains et en déchirant sa passion en petits morceaux»<sup>6</sup>. L'atmosphère de ce drame d'O'Casey est faite toute d'attentes: attente culturelle. On attend la kermesse toute proche où on doit jouer la pièce de Shakespeare. Attente amoureuse: Ayamonn est fiancé à une jeune fille, Sheila, dont les parents ne le trouvent pas digne d'eux, et leur fille, très conformiste, leur emboîte le pas, en demandant à Ayamonn d'abandonner ses fonctions syndicales. Elle préférerait un mariage sans histoire. C'est une porteuse de roses blanches. Autres roses blanches: un groupe de jeunes filles pauvres, catholiques, veulent orner la statue de la Vierge

---

<sup>5</sup> *Ibid*, *Roses rouges pour moi*, t. 1<sup>er</sup>, pp. 82-83. Le texte est un extrait d'*Henry VI*, troisième partie, acte V, de Shakespeare).

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 84.

du quartier, Notre-Dame-des-Pauvres, en espérant qu'elle fera un miracle en leur faveur. On attend le miracle qui viendra, à leurs yeux du moins, mais pas sous cette forme. Il y a aussi une attente sociale: une grève menace, suite à une demande d'augmentation d'un schilling; les patrons ont offert trois pence. On veut mieux. On attend. Ce sera la part des roses rouges. Et puis il y a tout le quartier, et au-delà la ville, et dans la ville un prolétariat qui rêve d'avoir une place au Paradis. On attend. La femme aux bras tendus, porteurs de roses rouges, représente toutes les formes et l'issue espérée de ces attentes

L'attente, cette mise en suspens de l'objet du désir, porte en elle roses blanches et roses rouges. La réalisation sera rouge: la grève échoue, réprimée dans le sang. Ayamonn meurt d'une balle des policiers. La nuit qui suit est longue et noire. Sur son corps étendu le chanteur revient et chante pour lui: «Roses rouges pour moi».

Néanmoins ce dénouement tragique n'est qu'un épisode dramatique et nécessaire dans la lutte engagée, qui porte en elle à nouveau, après le temps du deuil, son lot de roses rouges, qui sont du sang transfiguré en espérance. Ce drame est une introduction à une fête qui a commencé et s'est achevée dans le rouge et le noir. Mais la fête continue: le bouquet de roses rouges, c'est l'horizon d'une attente qui ne veut pas s'achever ici, et ses porte-drapeaux, c'est cette foule de pauvres gens, malgré tout en liesse, et prêts à repartir vers le même horizon, parce qu'ils ont vu, dans un rêve éveillé, les maisons noires de leur quartier se faire porteuses de lumière. Cette métamorphose fait l'objet d'une féerie représentée sur scène. La place de cette féerie fait problème: on l'attendrait en fin de pièce comme un message d'espérance après la tragédie de l'échec. Or elle est placée avant le dénouement sanglant: c'est lui donner sa véritable fonction. L'espérance, présentée comme un rêve de lumière colorée de tous les noms de fleurs, est le moteur de l'action, quels que soient les résultats temporaires. Placée après le drame, elle n'aurait plus de sens et paraîtrait d'une naïveté désarmante, après le spectacle de désolation. Placée avant, elle signifie qu'elle reste en place, quelle que soit l'issue momentanée de la lutte entreprise. Ce qui va suivre est déjà connu: c'est la chronique d'un massacre annoncé: «Les soldats vont nous disperser à coups de fusil, les policiers à coups de matraque. Nos fils et nos maris seront jetés en prison»<sup>7</sup>. Ayamonn donne la réponse:

Ne flanchez pas au premier combat. Puisez force et courage dans la splendeur cachée de votre cité. (*Il lève le bras, l'index tendu*). Oh, Regardez par là. Le ciel a jeté son manteau de lumière verte sur ses épaules nues, cernées de cramoisi et un voile de douceur violette sur sa noble tête. Regardez (*La scène s'est éclairée de magiques et brillantes couleurs, déposées par la caresse du soleil couchant. Les maisons de l'autre rive semblent maintenant s'incliner devant le monde visible, parées de mauve et de bronze striées d'écarlate*). Regardez! Les fourgons et les camions qui roulent avec fracas le long des quais

---

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 137.

sont des chars montant au combat, blindés par un soleil de bronze et de plomb/.../  
La grande coupole des Quatre Cours est une rose d'or dans une immense coupe  
de bronze. La rivière qui coule à ses pieds est comme un flot pourpré, marbré de  
vagues écarlates. regardez les mouettes qui glissent au dessus-d'elles, perles  
blanches qui roulent sur le corset de la reine. Notre ville est posée sur la main de  
Dieu<sup>8</sup>.

Si cette vision utopique était placée après le massacre, elle serait difficile  
à faire passer. Elle est placée avant. Étant avant, elle est aussi après, car elle est  
là toujours. Dès lors on découvre encore un nouveau sens à la femme  
énigmatique de la chanson, qui revient pour clore la pièce:

D'une pauvre châle noir elle est toute couverte  
Des fleurs d'écume et de soleil couvrent sa robe ouverte;  
Du fin fond de la nuit elle me tend les doigts,  
Un bouquet dans la main,  
roses rouges pour moi.

On connaît le dernier mot de l'*Électre* de Giraudoux. «Comment est-ce  
que cela s'appelle, mendiant, lorsque tout est détruit? – Cela porte un beau nom,  
femme Narsès, cela s'appelle l'aurore». Dans la pièce d'O' Casey, l'aurore se  
manifeste avant la destruction, non pas pour s'éteindre après, mais pour dire  
qu'on ne l'a pas éteinte, qu'on ne l'éteindra pas, parce qu'elle était là avant la  
mort, parce qu'elle est plus vieille que la Mort, et par conséquent lui survivra. La  
femme énigmatique de la chanson, cela s'appelle aussi l'Aurore, et l'Aurore aux  
doigts de roses rouges, c'est un autre nom, le petit nom, le nom familier de celle  
qu'on tutoie, de sa petite amie, de ce miracle dont Dieu même, selon Péguy,  
s'étonne et qu'on appelle l'Espérance.

\*\*\*

L'emblème de la rose, au cours de la guerre des Deux-Roses, s'est  
multiplié par trois, en une sorte de Trinité rosière à cheminement dialectique.  
Les deux roses, la rouge et la blanche, celle des deux factions, a été reprise par la  
famille gagnante, celle des Tudor, sous la forme d'une rose à deux rangs de  
pétales imbriqués, un de blancs et un de rouges, qui associent, dans une  
harmonie retrouvée, les deux fleurs des factions rivales.

La création de l'emblème du Parti Socialiste français, rénové en 1971, a  
obéi un peu aux mêmes règles d'élaboration: il veut être inflexion sur le passé en  
abandonnant la forme traditionnelle de la rose stylisée à cinq pétales, trop  
chargée de sens désuets. Le nombre cinq reste cependant présent dans les doigts  
refermés du poing qui tient la rose. La figure est un constat de l'état présent du  
programme politique: on abandonne le rouge pour le rose, autre manière de  
combiner le rouge et le blanc, ce qui signifie l'abandon de l'objectif

---

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 138.

révolutionnaire au profit de la réforme permanente et circonstanciée. On garde le poing et la rose, qui signifient le maintien de la lutte (le poing) en vue d'une amélioration espérée du futur (la rose).

Ce nouvel emblème a été imaginé par plusieurs personnalités, appartenant toutes au courant du CERES, dans le bouillonnement d'idées qui a accompagné le congrès d'Épinay, en 1971. Ce courant était représenté par quelques personnalités politiques, comme Jean-Pierre Chevènement, le chef de file, Didier Motchane et Georges Sarre. Plus tard, ils se séparèrent du Parti pour écart de jugement sur la politique étrangère, lors de la Guerre du Golfe, et pour divergence sur la forme à donner de l'Union Européenne. Le travail de réalisation fut confié à deux artistes, Yann Berriet pour la conception, et Marc Bonnet pour la réalisation.

En retenant cette forme emblématique et en lui attribuant des sens limités, les auteurs du choix de la rose voulaient marquer une direction et des limites du sens. Mais ils ne pouvaient exclure le risque d'introduire en cette forme florale, d'une grande richesse de sens souvent contradictoires, des sens symboliques parasites, qui perturbent la signification de l'emblème en allant au-delà d'elle, y apportant quelquefois des sens contraires aux sens volontairement retenus. C'est de fait ce qui se produisit. Lorsque le Parti Socialiste connut des rivalités personnelles internes, le thème de la guerre des Deux-Roses y fut réintroduit par les journalistes et les humoristes. Mais comme le public ne savait pas ce qu'était la guerre des Deux-Roses, il fallut l'expliquer avant de s'en servir. C'est ce qui apparaît dans un article du *Monde* du 1er juin 2008, intitulé *Les barons du PS se jouent la guerre des Deux-Roses*, à propos d'une rivalité entre deux prétendants au poste de secrétaire général. On voit réapparaître l'allusion en novembre 2008, où la rivalité concernant deux femmes appelle le titre: «La guerre des deux roses». Les difficultés actuelles que connaît le Parti ne manqueront pas de rappeler les vers des poètes de l'éphémère appliqués à la rose:

Las! Voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place,  
Las! Las! ses beautés laissé choir.  
O vraiment marâtre nature,  
Puisqu'une telle fleur ne dure  
Que du matin jusques au soir!

A quoi deux des jeunes postulants actuels du Parti (Manuel Valls et Benoît Hamon), interrogés sur la disparition éventuelle du mot «socialiste» ont déjà répondu par cette évidence connue depuis Héraclite: «Rien n'est éternel». Ce qui est une manière plus simple de dire: «Elle est née dans un monde où les plus belles choses/ ont le pire destin/ Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses/ L'espace d'un matin».

\*\*\*

Si l'on veut conclure de manière non confuse sur les sens de la rose et ses usages festifs, il convient d'abord de distinguer les divers signifiés que recouvre le même mot. La rose est une fleur, et comme telle elle apparaît doublement festive. Elle met en fête les jardins, auxquels elle donne couleur, odeur et noblesse, et elle sert à faire plaisir comme «envoi de fleurs» à des personnes chères. Elle apparaît d'autre part comme un mot, utilisé par les poètes pour faire la fête avec les mots, faire sonner ses qualités multiples. Elle intervient alors comme élément et ornement d'une langue, en dansant en rime avec belle chose, close et déclose, repose et arrose, toute une gamme d'autres mots où le «o» fermé, l'Oméga, «rayon violet de ses yeux» maintient un charme velouté à la prononciation de son nom.

Elle apparaît comme un emblème: elle change alors de forme et prend artificiellement du sens. Comme emblème, elle est signe de reconnaissance d'un groupe, signe de ralliement d'une cause, et signe de combat contre les causes adverses. Elle est ainsi instrumentalisée en entrant dans des querelles humaines.

Elle définit, à elle seule, sinon un programme, du moins une direction de programme et une situation dans l'éventail politique.

Mais elle est surtout un symbole. Elle est l'objet du désir dans le *Roman de la Rose*, l'idéal d'une féminité vers laquelle l'Amant chemine dans les allées d'un jardin enchanté, peuplé d'allégories. Elle est symbole de la beauté et de la brièveté de la vie: elle prend alors les qualités du bonheur. La rose, comme le bonheur, est dans le pré. Si tu veux faire la fête, cours-y vite, cours-y vite. Le bonheur va filer, et la rose va se faner. Symbole de l'espace, elle est rose des vents. Symbole du temps qui passe, elle est rose étalée en cinq pétales, comme la roue qui tourne, ou l'aiguille du cadran à laquelle elle emprunte ses sens. Rose mystique, elle s'ajoute de couleurs vives, arrangées en corolles, sur les façades et les transepts des cathédrales. «Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule», elle cherche sa croix, dit Nerval, dans le désert des cieux.

Elle est surtout le symbole de toutes les fêtes de la vie: naissance, anniversaire, mariage, enterrement, elle est toujours là, en bouquets ou en couronnes, roses blanches ou roses rouges, partout présente, comme la mer chantée par Saint-John Perse, que l'on pourrait parodier en ces termes: «J'ai vu courir aux feux des pages la grande chose fériée, la Rose en fête de nos songes, et comme fête que l'on fête». Une fille, quand on l'appelle Rose, pour parodier cette fois Francis Ponge, c'est pour lui signifier, en saluant sa venue au monde par un bouquet de roses, qu'elle sera, à chacun de ses anniversaires, douce, belle, fleurante, l'honneur de la famille et la lumière des jours fleuris.